

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

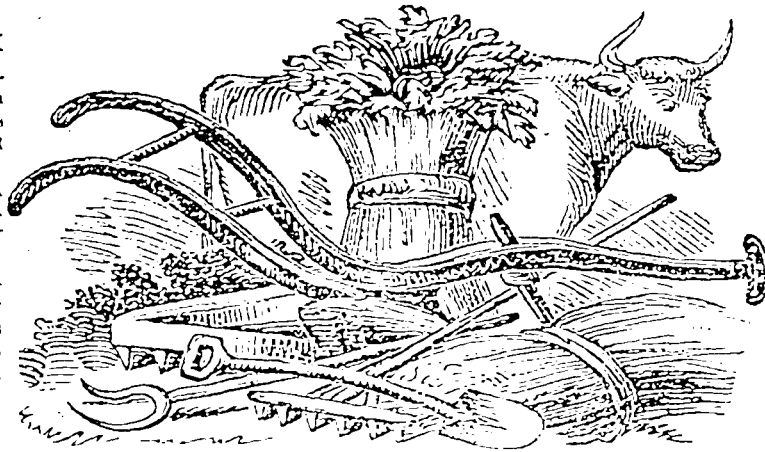
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de 81 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

Les avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ces ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annonçant dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Nous attirons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'AVIS publié sur la première page du No. 7 de la Gazette des Campagnes.

CAUSERIE AGRICOLE

ENGRAISSEMENT.

Dans quelques localités, en Canada, il se fait des engraisements considérables de bêtes à cornes, de porcs et de moutons. L'importance de cette industrie devient quelquefois si grande que nous croyons utile de faire connaître quelques principes sur ce sujet.

Disons d'abord que l'engraissement et surtout celui des bœufs est une excellente opération dans un grand nombre, pour ne pas dire dans la plupart des circonstances. La transformation des fourrages, des racines et des grains en viande est non-seulement une question de profits, mais encore d'améliorations. Souvent nous avons eu occasion de remarquer que les cultivateurs ne se gênent pas de vendre leurs fourrages en nature. Le produit de ces ventes peut devenir assez considérable ; mais si l'on se donne la peine de réfléchir, on verra que cette manière de tirer parti des fruits de la terre est la moins économique que l'on puisse choisir.

En effet, on se plaint partout de l'appauvrissement graduel de nos terres et de l'affaiblissement incessant de notre production agricole. Le genre de culture que nous suivons depuis que nos pères se sont emparés du sol qui nous nourrit est, on pourrait dire, l'unique cause de cet affaiblissement général. La fertilité de la terre diminue, parce que les substances propres à la croissance des végétaux s'épuisent. Chaque récolte enlève pour sa formation une certaine proportion de la richesse du sol. Celui-ci, riche d'abord, a produit en abondance ; mais peu à peu les principes fertilisants qu'il contenait ont passé dans les tiges et les graines des

plantes qu'il portait. Dès la seconde récolte, sa richesse a diminué ; à la troisième, la diminution a été plus forte et insensiblement l'appauvrissement en est arrivé au point où nous la voyons aujourd'hui.

Nous l'avons déjà dit, la terre tant riche qu'elle puisse être n'est pas une mine inépuisable. Les matières fertilisantes ne se reforment pas à mesure qu'on les enlève. Ce serait contre le bon sens de le penser ; cependant on a agi comme si on l'avait cru. On a labouré et semé les champs sans cesse, on lui a demandé récoltes après récoltes et sans jamais songer à leur restituer la petite partie des principes qu'il fournissait à la croissance de nos produits.

Avec ce système, de riche la terre est devenue d'une pauvreté désolante. Voilà la grande maladie de la culture canadienne, et la cause de cette maladie c'est le défaut de restitution. Nous faisons comme le médecin qui veut soigner un malade ; il commence par constater la présence de la maladie, puis il en recherche la cause, c'est ce que nous venons de faire ; après quoi il applique le remède, c'est ce que nous allons essayer. Mais, plus heureux que le médecin dont les remèdes sont souvent incapables d'amener la guérison du malade, nous avons un remède infailible contre la maladie qui mine notre industrie agricole.

Puisque notre agriculture est appauvrie par l'épuisement du sol, enrichissons celui-ci et en lui donnant la fertilité, l'agriculture obtiendra la santé. Ainsi le remède, c'est le fumier. Cela se conçoit parfaitement : le fumier produit par les animaux qui se sont nourris de plantes, contient nécessairement tous les éléments qui peuvent concourir à la formation de ces dernières. Il est donc le principe de la fertilité du sol.

En cultivant une terre riche, pourvue d'une grande abondance de principes fertilisants on ne sent pas la nécessité d'une restitution, car il faut du temps pour s'apercevoir de l'appauvrissement d'un terrain fertile, c'est la faute qu'ont commise nos ancêtres. Ils possédaient des champs d'une

richesse étonnante et ils ne nous ont laissés que des terrains appauvris. A nous de réparer cette faute, à nous de restituer à la terre son ancienne fertilité ; pour cela, faisons de l'engrais.

Mais pour faire de l'engrais, il faut non-seulement avoir les matières premières, mais encore prendre les moyens de les transformer en fumier le plus économiquement possible.

Tout cultivateur qui a des fourrages à vendre possède les matières premières. C'est avec du foin, des racines et des grains qu'il fera le fumier nécessaire à la fertilisation de ses champs. Doit-il les vendre ? Quelques-uns diront oui ; mais nous, nous dirons non.

Vendre ses fourrages rapporte beaucoup quelquefois, mais faire consommer le foin par le bétail rapporte encore plus. Les partisans de la vente des fourrages en nature disent que le prix de vente du foin, de la paille, des racines et des grains est plus élevé que celui que pourraient en donner les bestiaux qui s'en nourriraient. En d'autres termes, si l'on transporte ces substances au marché, on en obtiendra un prix plus élevé que si on les fabriquait en viande, en beurre ou en laine. Ils ont raison, s'ils ne calculent que sur le produit immédiat ; mais ils ont mille fois tort de prendre cette seule base pour leur calcul. Le bœuf, le porc ou le mouton à l'engrais, ne donnent pas seulement de la viande, ils donnent aussi du fumier et ce dernier a, comme nous venons de le voir, une extrême importance. Il doit donc entrer pour une large part dans les calculs que nous devons faire.

Il va sans dire que nous ne parlons pas ici de certaines situations où le cultivateur peut se procurer facilement, en dehors de sa culture, tout l'engrais dont il aura besoin. Ces situations sont trop rares pour qu'elles puissent nous servir de guides. Nous nous mettons au point de vue des situations les plus générales où l'exploitant doit produire toutes les matières nécessaires à la fertilisation de ses champs.

Eh bien, dans ces situations, nous ne craignons pas de le dire, aucun prix de marché ne peut payer les fourrages aussi bien que par les animaux qui s'en nourrissent et nous le prouverons chiffres en main.

Mais on objectera peut-être ; puisque la transformation des fourrages en produits animaux est si avantageuse d'où vient donc que tant de cultivateurs ne l'adoptent pas ? d'où vient donc qu'ils préfèrent vendre leurs fourrages en nature ? Leur expérience ne vaut-elle pas la nôtre ? Non mille fois non, leur expérience n'a pas la valeur de la nôtre. Quels sont les cultivateurs qui soumettent leurs opérations culturales aux calculs d'une bonne comptabilité ? quels sont ceux qui se rendent un compte exact des dépenses et des produits de leurs animaux ? Le nombre est tellement petit qu'il ne forme pas même une exception digne d'être mentionnée. Le défaut de calcul est tellement général, que nous nous étonnons d'avoir encore quelques succès à enregistrer de temps en temps.

Or, l'expérience qui n'est appuyée sur aucun calcul n'est pas une expérience à opposer à celle que les chiffres ont toujours accompagnée, fut elle de vingt ans, de trente ans plus longue.

Cette réponse étant faite, tout le monde comprendra pourquoi tant de cultivateurs préfèrent vendre leurs fourrages en nature. On ne calcule pas, voilà le grand mal de notre industrie agricole. Si le marchand ou le manufacturier tombaient dans la même faute, leur ruine serait imminente et ils le comprennent trop bien pour y tomber. L'agriculteur seule possède cet avantage de pouvoir éviter les catastrophes sans le secours des calculs bien assis ; mais il n'en est pas

moins vrai que si le cultivateur tenait des comptes suivis, ses conclusions seraient bien différentes et son expérience autrement respectable.

Ce sont les chiffres et les chiffres seuls qui pourront nous démontrer les avantages de la production animale, sur la vente des fourrages en nature et ce sont ces mêmes chiffres qui nous feront connaître quelle est la plus avantageuse des productions animales. La solution dépend en grande partie des moyens et des qualités que possède l'exploitant.

Les produits animaux sont nombreux, nous avons le lait avec lequel on peut faire du beurre ou du fromage ou engraisser des veaux, la laine qui, dans un avenir peut-être assez rapproché, deviendra une industrie importante, la viande de bœuf, de porc et de mouton. Chacune de ces productions conviennent à des situations différentes et qui influent notablement sur le succès. Nous ipdiquerons les conditions économiques favorables à chacune d'elles. Pour aujourd'hui nous allons étudier celles qui se rapportent à l'engraissement.

L'engraissement, c'est-à-dire la production de la viande est une des spéculations qui conviennent le mieux à la plupart des situations agricoles. Ils sont bien rares les cultivateurs qui n'ont pas les moyens d'engraisser quelques animaux pendant notre longue saison d'hiver. Le système de culture qui ne le permettrait pas serait certainement vicieux à moins qu'une autre spéculation animale absorbât toute la production fourragère ; ce qui est assez rare. De sorte qu'on peut admettre en principe la possibilité de faire de l'engraissement dans la plupart des cultures.

Mais l'abondance des profits que peut donner cette opération dépend en grande partie de l'intelligence avec laquelle elle est conduite depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'engraisser doit d'abord faire un choix intelligent des bestiaux qu'il veut engraisser. Le moins habile des cultivateurs sait que tous les animaux n'engraissent pas également vite, que tous ne profitent pas aussi bien de la nourriture qu'ils reçoivent. On ne s'est peut-être jamais demandé la raison de cette espèce d'anomalie, on n'a peut-être jamais cherché pourquoi tel animal engraisse mieux qu'un autre.

Le profit que fait la nourriture dans le corps du bétail, la quantité de viande que cette dernière peut produire dépend presque totalement de la facilité avec laquelle les différents organes fonctionnent. Si les organes de la digestion et de la respiration sont à l'aise, si leur action n'éprouve aucune entrave, l'animal engraisse facilement. Mais comment reconnaître cette aisance dans le fonctionnement des organes ? Une bonne constitution intérieure s'annonce toujours à l'extérieur par une conformation particulière au moyen de laquelle le connaisseur sait à coup sûr choisir le sujet qui profitera le mieux des soins et de la nourriture qu'il lui distribuera.

Nous allons donner ici les caractères extérieurs de l'animal qui devra engraisser avec facilité.

L'animal propre à l'engraissement rapide doit 1o. posséder un estomac vaste, signe infallible d'une respiration ample et étendue et d'une assimilation prompte et complète ; 2o. avoir des formes larges servant d'attache à des muscles qui peuvent prendre un grand développement et fournir en abondance les parties utiles à la consommation. Le premier point est la cause de l'engraissement facile, le second en est la conséquence ; mais l'un n'existe pas généralement sans l'autre.

« Le bœuf d'engrais, dit M. A. Gobin, aura une tête fine, assez courte et effilée ; l'encolure courte ; les cornes courtes et fines ou du moins aplaties, blanches plutôt que noires ou vertes ; la robe claire plutôt que foncée ; le poil fin et frisé

plutôt que long et grossier ; la peau fine ou du moins souple et détachée ; le garrot large, les membres antérieurs écartés, le sternum (poitrine) descendu, les épaules non sanglées, c'est-à-dire la poitrine haute et large ; le dos long et les reins courts, droits et larges ; la côte bien ronde, le flanc court et étroit, le ventre peu descendu, le bassin long et large, la queue grosse à son attache, mais fine dans le reste de sa longueur, et courte ; le fanon sera peu développé ; la partie supérieure des membres bien musclée, l'inférieure aussi fine et courte que possible. Son âge ne sera pas au-dessous de deux ans pour les races améliorées, de quatre pour les races communes, ni au-dessus de sept pour les unes et les autres. Il sera de taille moyenne plutôt petite que grande.

Toutes les fois que l'on aura la liberté du choix, il faudra tenir rigoureusement à ces caractères. Mais lorsque l'on voudra réformer les bœufs de travail, il va sans dire qu'on devra les prendre tels qu'ils sont et en tirer le parti le plus avantageux.

REVUE DE LA SEMAINE

Victor-Emmanuel est arrivé à Rome. Voilà le fait le plus important que nous signalent les journaux d'Europe. Après mille reculades, mille tergiversations, il s'est donc décidé à consommer son crime odieux, il a mis la dernière main à son usurpation. Mais ce n'est pas sans crainte qu'il a accompli ce dernier acte. La peur l'a poursuivi pendant tout son trajet. Du moment qu'il eut dépassé les frontières des Etats pontificaux, il semblait craindre de voir se dresser devant lui le bras du Dieu vengeur qui tôt ou tard lui fera expier ses forfaits. Il n'a pas voulu descendre une seule fois du wagon qui le portait. Il était, disent les journaux, pâle, tremblant et presque fou de terreur. Pauvre roi, c'est déjà le commencement du châtement ; sa mauvaise action porte déjà ses fruits.

La télégraphie nous avait annoncé, à grands renforts de trompettes, la pompeuse réception de Victor-Emmanuel par la population romaine. Toute la presse canadienne s'est faite l'écho de cette nouvelle. Nous seul avons cru devoir nous en abstenir. Les dépêches télégraphiques, surtout en ce qui concerne les nouvelles romaines, ne nous ont jamais inspiré aucune confiance, et nous avons toujours déploré la facilité avec laquelle ces dépêches sont insérées dans les journaux catholiques. Cette publicité, donnée à des mensonges, nous fait peine ; elle a le malheur de faire naître dans l'esprit de notre population, sur le compte du peuple romain, des impressions erronnées.

Encore cette fois, la télégraphie a menti effrontément ; le Roi-voleur n'a pas été reçu pompeusement à Rome. A la gare, il n'a trouvé que son fils et sa bru, quelques ministres, quelques bataillons de la garde nationale et les claqueurs payés pour faire du bruit. Ces claqueurs se composaient de gamins à qui on avait jeté quelques pièces de monnaie. Leurs cris ont été bruyants, il faut l'avouer ; ils voulaient gagner leur argent. Mais le peuple de Rome, le vrai peuple a brillé par son absence et Victor-Emmanuel ne s'en est que trop bien aperçu. Il y a loin de là à la pompe décrite par les dépêches télégraphiques.

Il arrive souvent au télégraphe de nous administrer des dépêches impossibles. Dernièrement encore ne se faisait-il pas l'écho de Jules Favre le faussaire ? Il annonçait la probabilité d'une conciliation entre le Saint-Siège et le gouvernement piémontais sur la base des faits accomplis. Ce n'est encore qu'un affreux mensonge. Le monde catholique connaît assez la fermeté inébranlable de son Pontife pour ré-

pondre à toutes les nouvelles de conciliation telle que la veulent les usurpateurs : *Ce n'est pas vrai, vous mentez.* Mais les uns comprennent bien le fameux mot de leur père en Satan : *Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose.* Aussi essaient-ils de faire croire à une conciliation, afin de fausser l'opinion publique. Espérons que tout leur travail sera fait en pure perte.

Le duc d'Harcourt, l'ambassadeur français auprès du Saint-Siège, vient de procurer aux amis de Victor-Emmanuel une terrible déception. Vers la fin de novembre, il donnait sa première soirée à laquelle il n'admettait que les vrais catholiques, les *papalins* comme disent les républicains. Ce procédé n'a pas eu le don de plaire à ces derniers. Aussi, dès le lendemain, leurs journaux accusaient M. d'Harcourt et le caricaturaient de la façon la plus monstrueuse. Ah ! si la France était gouvernée par un homme moins sourd et plus jaloux de sa dignité, les Italiens ne riraient pas longtemps.

C'est le 27 novembre qu'a eu lieu l'ouverture du parlement Italien, et Victor-Emmanuel y a prononcé le discours du trône. Le passage le plus important de ce chef-d'œuvre d'hypocrisie est le suivant :

"..... Régénérés par la liberté, c'est dans la liberté et dans l'ordre que nous cherchons le secret de la force et de la conciliation de l'Etat et de l'Eglise. Ayant reconnu l'indépendance absolue de l'autorité spirituelle, nous pouvons être convaincu que Rome, capitale de l'Italie, continuera à être le siège pacifique et respecté du Pontificat. Nous parviendrons de cette manière à rassurer les consciences. C'est ainsi que par la fermeté de nos résolutions et la modération de nos actes, nous avons pu achever l'unité nationale sans altérer nos relations amicales avec les nations étrangères.

" Les projets de lois qui vous seront présentés pour régler les conditions des corporations ecclésiastiques seront conformes aux principes de la liberté ; ils ne toucheront qu'à la personnalité judiciaire et au mode de propriété, en laissant intactes les institutions religieuses qui ont une part dans le gouvernement de l'Eglise universelle."

Ainsi voleur, tyran, hypocrite, voilà les titres de Victor-Emmanuel à l'admiration des catholiques. Il couvre du manteau de la liberté, les vols les plus éhontés, les expropriations les plus tyraniques. Tartufe revêtu de la pourpre, c'est le beau mot de liberté dans la bouche qu'il a déclaré la guerre aux prêtres et aux religieux, qu'il les a emprisonnés ou pros crits, qu'il leur a volé leurs biens et qu'il a lancé à leur trousses la meute révolutionnaire. C'est au nom de la liberté enfin qu'il s'est livré à tous les brigandages et toutes les turpitudes depuis l'assassinat de Castelfidardo jusqu'au bombardement de la Porte Pia.

Soyez donc franc au moins dans vos œuvres d'iniquité. Mais non ce serait trop honorable et l'honneur pour vous n'existe que dans le vol bien consommé. D'ailleurs, ne faut-il pas leurrer l'Europe impie qui ne demande qu'à être trompée ? Ne faut-il pas, par tous les moyens possibles et même impossibles, faire croire à l'univers que jamais gouvernement n'a été plus libéral que celui qui ruine aujourd'hui l'Italie et foule aux pieds ses plus nobles aspirations ?

Mais il paraît que la conduite privée de Victor-Emmanuel et les paroles prononcées dans l'intimité ne s'accordent pas beaucoup avec les doctrines infâmes qu'il professe en public. L'*Echo de Rome* disait dans son dernier numéro : " Je ne sais quelle bonnairété bête lui attribue (à Victor-Emmanuel) des scrupules, lui prête des visions. Un somnambule lui aurait dit qu'il mourrait assassiné au Quirinal ; de là ses tergiversations pour venir à Rome ; il souffre violence, et tout récem-

ment encore un journal loysonnien soutenait qu'il échangeait des lettres amoureuses avec Pie IX. S'il en était ainsi, nous aurions un lâche à flétrir ou un imbécile à huer. Mais non; l'arbre est bien ce que les fruits le révèlent; c'est l'ambitieux parvenu au but de ses convoitises, c'est le sectaire richement doué de tous les attributs de l'espèce: il a l'audace, la cruauté et l'hypocrisie."

Heureusement que tout cela n'aura qu'un temps. Car Dieu saura bien rendre à son Eglise la paix que sa sainteté mérite, il fera bientôt connaître, nous n'en doutons pas, si la terre qu'il a créée et sanctifiée, appartient aux impies ou à lui, si la victoire doit rester à l'iniquité. Notre concubine de catholique nous fait croire que dans un avenir plus ou moins rapproché, plus tôt peut-être que nous ne le pensons, ce Dieu infiniment bon et infiniment juste récompensera les bons et punira les méchants. Alors, malheur à la maison de Savoie! malheur à Victor Emmanuel et à ses satellites!

On sait que d'après la fameuse loi des *garantis* passée dans les chambres italiennes, mais non acceptée par le Souverain Pontife, les évêques nommés par ce dernier pour les sièges épiscopaux du royaume d'Italie doivent demander l'*exequatur* royal pour être reconnus par le gouvernement. L'*exequatur* est une ordonnance par laquelle le souverain autorise l'évêque à exercer ses fonctions, et ce dernier doit la demander pour l'obtenir.

Or, l'Eglise a toujours regardé les *exequatur* comme un odieux empiètement sur ses droits les plus sacrés; aussi les évêques ont-ils pris possession de leurs sièges sans demander l'*exequatur*. Ils ne veulent, ils ne peuvent pas donner aux gouvernements impies de l'Italie, la satisfaction de les voir suppliants. Les autorités ont ordonné de tenir fermées les portes des palais épiscopaux et de ne les ouvrir qu'autant que les évêques demanderaient la ratification de leur élection; mais ceux-ci préfèrent renoncer à leurs somptueuses demeures. La plupart acceptent l'hospitalité offerte par quelques pieux citoyens ou se logent comme ils peuvent aux environs de leur cathédrale.

Notre Saint-Père ayant eu la noble inspiration de faire à Monseigneur Guibert archevêque de Paris le don d'une crose magnifique pour remplacer celle que les communaux avaient sacrilègement enlevée, en retour Mgr. Guibert lui adressa une lettre de remerciements que nous nous empressons de reproduire ici:

"Très-Saint-Père,

"Son Exc. le prince Chigi, votre nonce apostolique à Paris, m'annonce que Votre Sainteté daigne faire don au nouvel archevêque de Paris et à ses successeurs d'une magnifique crose, qui remplacera heureusement celle que les éléments a sacrilègement enlevée durant nos troubles civils.

"Je ne trouve pas de termes, Très-Saint-Père, pour vous exprimer combien je suis touché et reconnaissant d'une telle bonté.

"Ainsi, Votre Sainteté ne s'est pas contentée de m'écrire une lettre toute paternelle, pleine de l'esprit de Dieu, pour relever mon courage en présence de la difficile mission qui m'est imposée; Elle veut encore me donner une marque plus sensible de sa bienveillance et de son affection, en m'envoyant un présent qui m'est infiniment précieux, puisqu'il me vient du Vicaire de Jésus-Christ.

"J'y attache d'autant plus de prix, Très-Saint-Père, que je trouve dans la nature du don le symbole de l'autorité que Votre Sainteté m'a conférée et que je veux toujours exercer d'une manière conforme à vos vœux et à vos intentions. Qu'il me soit aussi permis de voir dans le bâton pastoral,

que vous mettez entre nos mains, un gage de l'appui et du secours que je recevrai de votre direction et de vos conseils paternels, qui seront toujours, à l'avenir comme par le passé, suivis par moi avec une filiale docilité.

"Le moment approche, Très-Saint-Père, où je me rendrai dans la capitale pour prendre l'administration de mon nouveau diocèse. Je sens plus que jamais le besoin d'y être accompagné de votre bénédiction. Daignez me bénir encore en une si grave circonstance, daignez me bénir toujours, ma confiance pour le succès de mon ministère se fonde toute entière sur l'efficacité de ces bénédiction de votre cœur.

"Daignez agréer, Très-Saint-Père, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'hommage du profond respect et du parfait dévouement avec lequel je suis,

De Votre Sainteté,

Le très humble et obéissant serviteur et fils,
J. HIPP. Archevêque de Paris."

Le Prince de Galles dont la vie, était la semaine dernière, grandement en danger est maintenant en pleine convalescence. De jour en jour sa santé s'améliore et les craintes ont complètement disparu.

Le 9 décembre la législature de la Province de Québec s'est occupée du bill concernant les dépôts judiciaires, et après une courte discussion le bill fut adopté avec amendements. Puis M. Holton se leva pour attirer l'attention du gouvernement sur les naufrages dont le St. Laurent vient d'être le théâtre. L'hon. député a loué l'héroïsme de notre population et suggère qu'un secours en argent soit distribué ou qu'une médaille soit frappée pour être donnée aux braves gens qui ont mis tout ce qu'ils avaient à la disposition des marins en détresse.

La séance du 11 n'a été remarquable que par quelques interpellations de M. Fourrier relativement aux licences pour l'exploitation et la coupe des bois.

Dans la séance du 12, la chambre a examiné en famille le petit incident qui eut lieu à Montréal, lors du procès Crevier, entre l'Hon. juge Badgley et M. l'avocat Piché. L'hon. juge est affligé de surdité, ce qui l'empêche d'écouter les plaidoyers avec tout l'intérêt qu'ils exigent. C'est dans le but d'attirer l'attention du juge que M. Piché a, dit-on, employé un langage peu respectueux. Cet incident a été relevé en Chambre par M. Holton, et l'Hon. M. Ouimet a donné les explications demandées.

Le 13, la Chambre s'est occupée d'une certaine pétition de M. J. C. Déry et autres demandant que le siège de M. l'Hon. Jos. Cauchon, soit déclaré vacant, la pétition s'appuie sur ce que l'hon. membre est contracteur du gouvernement pour l'asile de Beauport. Puis l'hon. M. Chauveau proposa d'introduire certaines résolutions au sujet de la vente d'une propriété appartenant au gouvernement, située à Montréal. Le produit de cette vente servira à bâtir une maison convenable pour l'École Normale Jacques-Cartier.

Dans la séance du 15, la Chambre s'est occupée d'un projet de loi pour amender la loi électorale. Ce projet est une imitation de la loi électorale actuellement en vigueur dans la province d'Ontario. Il portait en particulier au jugement des contestations d'élections et stipule que ces causes seront portées devant les tribunaux civils. Tous les membres se sont accordés à reconnaître la nécessité de ce bill; mais le Gouvernement ne croit pas devoir en prendre la responsabilité du moins avant qu'on en ait vu les résultats dans Ontario.

Le vote étant pris le bill fut perdu par 13 voix contre 43.

La séance du 15 a été marquée par un incident fort grave. C'était pendant une discussion sur l'élection de Québec-Centre, M. Fournier venait de dire qu'il est difficile à Québec d'entrer en lice électorale contre un candidat du gouvernement quand

on sait que la ville est alors sous l'empire d'une bande d'assommoirs.

Ces paroles provoquèrent quelques applaudissements dans les tribunes. L'Hon. M. Chauveau crut devoir appeler l'attention de l'Orateur sur cette infraction aux règles de la Chambre. Celui-ci ordonna au sergent-d'armes de faire évacuer les tribunes ; il s'en suivit une scène d'un burlesque indescriptible. Plusieurs personnes même résistèrent à M. Garneau et celui-ci dut requérir le secours de la police qui fit déguerpir les récalcitrants.

Une fois à la porte, les expulsés tinrent un meeting avec M. Buies à leur tête. C'est un fameux tribun que ce M. Buies, mais de *cervelle point*. Il harangua la foule et la mit en garde contre... le rhume. La nuit était déjà avancée quand l'assemblée se dispersa.

L'intérêt de la séance du 16 n'a pas été très grand. La Chambre semble fatiguée. La session tirerait-elle à sa fin ?

Ce que j'aimerais à voir

J'aimerais à voir le cultivateur qui coupe l'herbe de ses prairies, faucher, dans les coins des clôtures, les mauvaises herbes, les buissons, etc., et agir de même autour des champs de grain.

Lorsque les arbres du verger sont taillés, j'aimerais à voir les bouts de branches ramassés et brûlés, au lieu d'être jetés sur la voie publique.

Lorsque le cultivateur répare ses vieilles clôtures, j'aimerais à voir tous les bouts de perches et de piquets ramassés et employés pour le chauffage.

J'aimerais à voir les mauvaises herbes détruites sur le bord des chemins, afin d'empêcher leurs graines de se répandre sur les champs voisins.

J'aimerais à voir tous les cultivateurs se créer un bon jardin où ils feraient croître toutes sortes de légumes et de petits fruits, afin que la bonne ménagère pût toujours avoir à offrir au travailleur ce qui lui plaît le mieux ; savoir : un bon dîner.

Lorsqu'un champ est labouré pour une récolte prochaine, j'aimerais à voir les pièces de bois et les obstructions enlevées, afin que tout le champ puisse être labouré ou fauché, et qu'aucune partie ne reste inutile.

Lorsqu'on ensemeince un champ en blé d'Inde ou en patates, j'aimerais à voir les rangs bien droits dans tous les sens, à la même distance les uns des autres, puis bien sarclés et bien rechaussés et toutes les mauvaises herbes détruites.

J'aimerais à voir le cultivateur garder autant de bétail qu'il peut en nourrir convenablement, mais pas plus ; posséder de bonnes étables et de bons abris pour mettre ses animaux à couvert contre les temps froids et pluvieux ; aussi des cours si bien situées que le cultivateur et son bétail ne soient pas obligés de clapoter dans la boue jusqu'aux genoux pendant les mois d'automne et de printemps.

J'aimerais à voir le cultivateur, ses garçons et ses engagés avoir plus de douceur quand ils approchent les chevaux, les bêtes-à-cornes, les moutons et les porcs afin qu'il n'arrive jamais aucun accident qui puisse entraver la production.

J'aimerais à voir les chevaux bien nourris et bien pensés.

J'aimerais à voir les cultivateurs faire tous leurs efforts pour produire de meilleurs récoltes, de meilleurs chevaux, de meilleures bêtes-à-cornes, de meilleurs moutons que leurs voisins, — non pas dans un esprit de jalousie, mais en entretenant les meilleurs sentiments entre eux tous.

J'aimerais à voir les jeunes gens améliorer leurs mœurs et cultiver leur intelligence au lieu de cultiver leur moustache et d'étudier la manière la plus élégante de tenir un cigare

ou de boire un verre de liqueurs alcooliques.

Enfin, j'aimerais à voir dans chaque famille de nos cultivateurs un journal agricole qui puisse les guider dans tous leurs travaux ; la petite dépense qu'ils auraient à faire pour la souscription d'un ou de plusieurs journaux agricoles ne serait rien en comparaison des avantages qu'ils pourraient en retirer.

La fabrication du beurre

Pour faire du bon beurre, il faut d'abord bien nourrir les vaches, tenir le lait proprement à la température de 10 à 16 degrés centigrades et avoir le soin de le battre souvent. On obtiendra du beurre fin en battant tous les trois ou quatre jours au plus. Le meilleur beurre est produit par le lait provenant de vaches auxquelles on donne une nourriture variée. L'hiver, les betteraves doivent composer au moins un quart de la ration ; les trois autres quarts sont fournis par le foin, regain, trèfles, sainfoin, vesces, etc., en donnant autant que possible un fourrage différent à chaque repas, et en alternant les plantes légumineuses avec le foin ou les graminées ; les carottes et les navets figurent avec avantage dans la ration journalière.

L'hiver, il est nécessaire de faire consommer aux vaches des tourteaux de graines oléagineuses, afin de rendre le beurre assez mou et assez onctueux pour qu'on puisse facilement l'étendre sur le pain ; on obtient ainsi un beurre contenant moins de margarine et plus d'oléine ; or, comme l'oléine est liquide à 4 degrés au-dessus de zéro, tandis que la margarine ne l'est qu'à 47, le beurre ainsi produit est encore mou lorsque l'autre conserve la dureté du fromage de Gruyère. — L. DE VAUGELAS.

Moyen simple et facile de doubler la quantité d'engrais avec le même nombre de bêtes

Ce qui empêche la plupart des cultivateurs de profiter des conseils ou de l'expérience des savants qui daignent faire progresser l'agriculture, c'est que ces messieurs ont presque tous le soin tout particulier de faire en sorte que bien peu de paysans peuvent les comprendre. Il n'est si mince amélioration proposée qui ne soit aussitôt hérissée de termes de chimie, voir même des mots latins ou grecs, dès qu'elle passe par la plume ou la bouche d'un savant.

Un autre obstacle encore à la vulgarisation de beaucoup de méthodes excellentes en elles-mêmes, je le veux bien, c'est que présentées comme ne devant entraîner que de faibles dépenses, elles en constituent en définitive d'assez considérables pour les petites bourses.

L'innovation que je vais proposer n'aura, je l'espère, aucun des inconvénients que je viens de signaler. Voici une méthode sanctionnée par plusieurs années d'expériences :

Il faut avant tout creuser un trou à fumier d'une certaine étendue et profondeur. Au fond de ce trou on jette un tombeau ou deux de terre végétale. Cela fait, au lieu de vider l'étable tous les huit jours, ainsi que cela se pratique presque partout, on la vide tous les quatre sans s'inquiéter si le fumier est ou non fait ; car ce qu'il faut, c'est que l'engrais soit consommé au moment où on l'enfouit dans le champ, et non au moment où on le sort de l'écurie. Le fumier sorti de l'étable, avant de le mettre dans le trou, il faut avoir soin d'étendre une couche de litière sèche (herbes, paille, bruyère, buis, joncs, ou telle autre matière que fournit la localité) ; sur cette couche on étend une couche de fumier, puis une seconde couche de litière sèche recouverte par une nouvelle couche de fumier, et ainsi de suite ; le tout doit

être ensuite convenablement arrosé.

En opérant ainsi, toute la masse se trouve transformée au bout de quelques mois en engrais aussi consommé, aussi fort, aussi excellent, que s'il était resté un mois sous les bêtes.

Lorsqu'ensuite on videra le trou, on aura soin de conserver pour le jardin la terre placée au fond, et qui aura absorbé une bonne portion de la partie liquide du fumier qui se serait infiltré sans cette précaution dans le sous-sol, et en pure perte.

On le voit, cette méthode, dont je me trouve à merveille, n'exige l'emploi d'aucun ingrédient chimique; elle ne nécessite aucune dépense et ne demande qu'un faible surcroît de travail dont le cultivateur est largement récompensé, puisqu'il double ainsi sans beaucoup de peine la quantité de son engrais.—P. G. D.

Les effets de la nourriture sur la laine

Nous traduisons pour la *Gazette des Campagnes* :

La nature de l'alimentation a une grande influence non seulement sur la production des bons moutons et agneaux, mais aussi sur celle de la laine. Le plus important objet dans la fabrication de la laine, c'est d'obtenir un brin égal dans toute sa longueur, ce qui ne peut être produit que par une alimentation régulière en qualité et en quantité. Si un mouton a reçu du foin tendre et nourrissant avec un peu de grain et de racines de temps en temps et qu'ensuite il reçoit, pendant plusieurs semaines, du foin de mauvaise qualité et qu'on le prive tout-à-fait de grain et de racines, il y aura de l'inégalité dans la laine. La partie supérieure du brin sera mince et la partie inférieure beaucoup plus grosse; dans ce cas la première cassera pendant le travail des cardes ou des peignes. Ainsi, il est impossible de produire de bonne laine sur les pâturages qui abondent en plantes grossières. Les moutons de bonne race ne devraient jamais être placés sur ces terrains; car quels qu'aient été les soins apportés dans l'élevage, la grossièreté de la nourriture ne produira que de la laine inférieure.

Chez le mouton comme chez tous les animaux, il s'échappe de la peau une substance huileuse, appelée suint, et destinée spécialement par la nature à protéger l'animal contre l'humidité et à adoucir la laine. Cette matière huile est en faible quantité sur les moutons âgés ou nourris de fourrages grossiers, et très-abondante sur ceux dont l'alimentation est riche et succulente. La sécrétion du suint est importante et ne peut être entretenue que par une bonne nourriture et de bons soins. S'ils font défaut, la sécrétion ne sera pas assez abondante et les moutons, les agneaux et la laine en souffriront; c'est ce qui a lieu surtout dans les changements soudains de la bonne nourriture à la mauvaise. On doit se garder toutefois, de trop exciter cette sécrétion, car alors elle épuiserait les forces du mouton et deviendrait difficile à enlever.

La laine est composée des substances les plus nourrissantes du règne végétal. L'animal n'a pas le pouvoir de changer la nature de ces substances; mais la composition des mêmes espèces d'herbes varie matériellement suivant le sol sur lequel elles croissent; par conséquent, la nature du sol a une grande influence sur les modifications que peut subir la qualité de la laine.

On sait depuis longtemps que la laine produite sur les sols calcaires est sèche et raide, tandis que celle qui vient sur les terrains argileux ou glaiseux est douce et moelleuse; la culture modifiera ce fait.

Les *Black faced* (moutons à face noire), race de bruyère, entretenue sur les friches incultes de l'Angleterre, produi-

sent une laine courte, grossière et raide; mais cette laine est grandement améliorée lorsqu'on entretient cette même race sur les mêmes champs soumis à la culture. D'un autre côté, si les plus belles races de moutons à longue laine sont nourries sur ces friches incultes, leur laine dégénère rapidement et devient bientôt aussi grossière et aussi raide que celle des races communes.

Ces faits nous démontrent que la nourriture absorbée par le mouton modifie les caractères de la laine et que nous ne pouvons avoir de bonne laine d'une mauvaise nourriture. Plus la race est améliorée plus les qualités de la laine doivent être élevées. Nous ne pouvons échapper à cette règle. Si nous donnons une pauvre nourriture à nos moutons, nous aurons une mauvaise laine et une toison peu pesante; mais si nous les nourrissons bien, nous aurons des animaux bien développés, bien proportionnés, de bonne laine en quantité suffisante.

Les engrais pour rien

Les habitants des campagnes, en général, se plaignent toujours qu'ils n'ont pas assez d'engrais pour fertiliser leurs terres, et cependant ils en laissent perdre chaque jour des quantités considérables; eh bien! s'ils utilisaient ces engrais perdus, on pourrait parfaitement dire qu'ils les obtiennent sans dépenses. Vraiment, les agriculteurs sont parfois bien négligents, et nous pouvons ajouter qu'ils sont impardonnables d'agir de la sorte, car enfin ils gaspillent leur fortune et portent aussi un grave préjudice à la société tout entière, puisqu'ils la privent d'un excédent de production qui exercerait sans contredit une influence sur le prix des denrées, et la vie deviendrait plus facile. Les cultivateurs ne devraient jamais perdre de vue que les engrais constituent le plus puissant agent de la production agricole; et cependant toutes les fois qu'on met le pied dans une ferme, on voit avec peine que les fumiers sont mal tenus, mal soignés, que les purins se perdent, que de grandes quantités de matières propres à faire des engrais sont complètement laissées de côté! Et cependant que de services elles rendraient pour la fertilisation du sol. Nous appelons donc sur ce point toute l'attention des habitants des campagnes. Qu'ils soignent leurs engrais, qu'ils ne perdent rien, et bien certainement la fortune leur sourira.

Les faits suivants, signalés dans la *Revue agricole et forestière de Provence*, viennent à l'appui de ce que nous venons de dire.

Dans une ferme peu considérable, on a recueilli au bout d'un an, des matières fertilisantes qui n'avaient auparavant d'autre effet que d'embarrasser et de salir les abords du logement. On a dirigé les eaux d'évier, les eaux savonneuses, dans un creux établi pour les recueillir; on a le soin d'y apporter les détritres de la cuisine, quelquefois on y mêle des herbes coupées le long des rives. Les eaux contenant des huiles, des sels, provoquent la décomposition des détritres et des végétaux jetés dans la fosse; elles communiquent une puissance que l'on constate facilement, en examinant les récoltes obtenues sur le champ qui a reçu le fumier préparé dans cette nouvelle fosse.

On a cherché à se rendre compte de ce que l'on faisait, et on a trouvé, qu'au bout de l'année, on retirait environ 50 charges de fumier. La première année, la valeur du fumier a suffi, et au-delà, à indemniser le propriétaire de la dépense qu'il a faite en creusant la fosse et en la rendant étanche, ne voulant rien perdre.

Il ne faudrait pas prendre beaucoup de peine pour suivre un pareil exemple, avec d'autant plus de raison que la san-

té des habitants exige que les abords des maisons soient tenus propres et non souillés de matières qui entrent facilement en putréfaction. Je vous demande à tous s'il y a quelque chose de plus simple que d'agir de la sorte et de s'assurer ensuite des récoltes magnifiques sans dépenser un seul denier.

La sciure de bois.

La sciure de bois est un matière végétale, et par conséquent elle ne peut manquer de rentrer avec profit dans la composition des fumiers d'étable. On emploie avec avantage comme litière les feuilles sèches, les bruyères et autres débris végétaux : pourquoi les sciures ne joueraient-elles pas le même rôle ?

Le meilleur système consiste donc à mettre la sciure de bois sous les animaux, en la mélangeant avec la paille ; elle s'imprègne alors de purin, elle se décompose peu à peu, et constitue par conséquent ainsi un excellent engrais qui se trouve dans les meilleures conditions d'assimilation pour les plantes.

La sciure, et particulièrement celle provenant des bois résineux, agit d'un côté comme élément fertilisant, et de l'autre elle contribue à l'assainissement des étables. C'est la du moins ce qui a été constaté par tous ceux qui en ont fait usage jusqu'à ce jour. Les vaches dans la litière desquelles on mélange de la sciure de sapin ne prennent jamais des enfures au pis, maladie très-commune après le vêlage, et qui cause une grande perte de lait ; c'est aussi un excellent préservatif de l'enfure de la mamelle des vaches et des chèvres.

Les porcs prennent souvent une maladie à laquelle on donne le nom vulgaire de *mal de jambes* ; on guérit ordinairement ce mal en plaçant des branches de sapin sous l'animal, et en lui frictionnant les jambes avec de l'essence de térébenthine. La sciure de bois de sapin employée comme litière pour les porcs donnerait peut-être les mêmes résultats ; c'est un essai à faire.

Dans tous les cas, il faut bien se garder de laisser perdre la sciure de bois, car cette sciure contient, comme le bois lui-même, une assez forte quantité de sels alcalins qui font presque toujours défaut dans le fumier d'écurie, ou qui ne s'y trouvent pas en assez grande quantité. Et puis, comme nous l'avons déjà dit, le bois fournit des éléments organiques précieux.—L. DE VAUGELAS.

Mauvaise qualité de certaines plantes fourragères

On se plaint fréquemment de la mauvaise qualité de certaines plantes fourragères qui sont ou pourries par les pluies et l'humidité du sol, ou tellement détériorées par le vent et le fouillage qu'elles perdent dans l'usage et dans le commerce plus de la moitié de leur valeur. Il est certain que cet inconvénient tient beaucoup aux conditions dans lesquelles se sont faites et la semence et la récolte. Les plantes rampantes doivent être semées parmi d'autres à tiges droites et dures : par exemple, si, dans un champ de plantes fourragères, vous semez un tiers de féverolles, les tiges flexibles et rampantes s'y accrochent et y grimpent comme elles feraient sur des rames ; elles se soustiennent, résistent au vent, et la pluie n'a pas plus d'effet sur leurs graines que sur les autres parties de la plante, qui produit ainsi plus du double de la récolte ordinaire. C'est après avoir fait une remarque constante et satisfaisante de cette expérience que nous croyons devoir la signaler aux cultivateurs comme une pratique utile.

Détresse au Saguenay

Depuis longtemps déjà, les journaux avaient fait circuler la rumeur que les gelées et les pluies de l'automne, qui vient de s'écouler, avaient causé aux colons du côté de Chicoutimi des pertes qui avaient pris le caractère d'un désastre. Personne du comté n'a donné des détails alors, et c'était sage : nous connaissions toute la grandeur de notre infortune. De plus, il y avait à peine une année qu'un long cri de détresse, parti du Saguenay, avait trouvé un écho dans tous les cœurs, et vous

aviez apporté, compatriotes des deux origines, l'espoir et l'aïssance au foyer de centaines de familles que l'incendie du 19 mai 1870, avait jeté dans le désespoir et la misère. Nous savions que faire le récit de ce que vont endurer plusieurs colons, c'était prélever un tribut sur la générosité d'un grand nombre, et nous avons attendu afin de pouvoir juger si, avec les ressources dont nous disposons, il nous était possible de nous exempter un nouvel appel à la générosité publique.

Nous avons recueilli beaucoup de renseignements dont je crois devoir mentionner une partie : A la Rivière à l'Ours, la totalité de la population est obligé d'acheter pour la vie ; la plus grande partie du canton Ashuapmouchouan se trouve dans le même cas. N. D. d'Hébertville, N. D. du Lac Saint-Jean, Saint-Jérôme, Grandmont, Alma, etc., ont beaucoup moins souffert, bien qu'on évalue à un tiers et même plus la diminution sur la récolte, prenant pour terme de comparaison l'année 1870. Chicoutimi et les nombreuses paroisses environnantes se trouvent en face d'une position à peu près identique à celle de la vallée du Lac Saint-Jean.

Le grain de semence sera excessivement rare, car, outre qu'une partie devra être employée pour la consommation, les pluies et les gelées qu'ils ont subi ont rendu presque tous les grains impropres à la germination.

Avant de suggérer les moyens de passer cette crise, sans faire un nouvel appel à la charité publique, je dois dire que je suis l'organe d'un comité qui s'est enquis des ressources, et a discuté les moyens auxquels il faudra recourir.

Des requêtes se font dans tout le comté afin de demander à la législature une somme qui sera destinée à l'achat du grain de semence. Je ne donnerai pas les raisons qui militent en faveur de cet octroi, les données précédentes, et le dévouement des honorables ministres pour la cause de la colonisation du Saguenay, m'exemptent de m'étendre au long sur ce sujet.

Je me permettrai de suggérer d'autres moyens qui, sans doute, seront pris en considération et dont les honorables ministres reconnaîtront l'à-propos :

- 1o. Les travaux du Gouvernement au Saguenay devraient être plus nombreux que ceux des années précédentes ;
- 2o. Tous les travaux qui pourraient être exécutés pendant la saison d'hiver devraient l'être pendant cette saison, et le plus tôt possible ;
- 3o. Les travaux de colonisation devraient être commencés de bonne heure ce printemps, afin de permettre aux colons d'y gagner leur subsistance en attendant la récolte prochaine.

Il n'est pas hors de propos de mentionner que le découragement s'empare d'une partie notable de la population, et si le Gouvernement ne donne pas les moyens de subsistance de bonne heure ce printemps, et même cet hiver, l'émigration qui n'a pas encore fait de ravages par ici commencera son œuvre, et sur une grande échelle. Le fait qu'un bon nombre de personnes, et surtout les membres du clergé, se sont mis à l'œuvre afin de trouver des moyens pour combattre la misère ; mais il va sans dire que frustrer les espérances de ces malheureux, ce serait ajouter à leurs malheurs, et alors toutes les influences locales possibles ne pourraient empêcher l'émigration. Cette dernière ne sera pas pour les colons, une question de chercher fortune, car tous ont confiance dans l'avenir du Saguenay ; mais elle sera une nécessité urgente, une question de vie.

Je ne doute donc pas que les honorables ministres et les députés des différents comtés vont faire tout en leur pouvoir pour enlever aux colons du Saguenay l'alternative cruelle de mourir de faim, ou de laisser le sol qui lui promet l'abondance dans un avenir peu éloigné. Ils se trouvent en face d'une œuvre de charité et de patriotisme, et leurs antécédents nous donnent plus que l'espoir, j'allais dire la certitude, de voir la situation présente s'améliorer.—LABARBE.

Petite chronique

— Depuis quelque temps, le révd. M. Chartier songait à fonder une Société de Colonisation provinciale.

Nous pouvons aujourd'hui annoncer que la société est organisée ; l'élection des officiers de cette nouvelle association a

ou lieu et en voici les résultats :

P. S. Gendron, écuyer, M. P. P., président; Dr. Laberge, écuyer, M. P. P., vice-président; révd. M. Chartier, secrétaire; révd. E. Moreau et Barnard, membres du bureau de direction.

— Il y a quelques jours dit l'*Avenir National*, il est passé à St. Albans, une soixantaine de familles canadiennes se rendant dans le Massachusetts et le Connecticut. Hommes, femmes et enfants, presque tous étaient insuffisamment vêtus pour la rigueur de la saison et inspiraient une profonde compassion. Elles venaient des régions de l'ouest des Etats-Unis qui ont été visitées par de si terribles incendies en octobre dernier.

— Le foin se vend \$15 la tonne à Rutland et \$20 à Burlington, Vermont.

Il est aussi en grande demande sur le marché de Boston et il promet d'y être cher toute l'hiver. Les incendies qui ont ravagé les états de l'ouest, et la précocité de l'hiver dans l'état du Maine, en ont fait monter le prix considérablement. Ce sont le Canada et le nord du Vermont qui, depuis le commencement de l'hiver, ont approvisionné de foin en grande partie le marché de Boston.

Accueil

C'est avec grand plaisir que nous reproduisons l'accueil que nous a fait la *Gazette des Familles* dans son numéro du 30 novembre. La *Gazette des Familles* et la *Gazette des Campagnes* s'adressent spécialement à la classe des cultivateurs et doivent avoir toutes deux leur place au foyer domestique. Les amis se reconnaissent.

« Nous nous réjouissons sincèrement de la résurrection de la *Gazette des Campagnes*, tant elle a déjà rendu de services à la classe agricole, et tant elle devra en rendre. Les organes d'une cause aussi importante que celle de l'agriculture ne peuvent pas être trop nombreux. Succès brillants à notre confrère. »

Reproduction de nos articles dans les journaux

Nous voyons avec satisfaction plusieurs journaux reproduire des articles de la *Gazette des Campagnes*. Cette publicité donnée à nos enseignements ne peut qu'être avantageuse à la classe agricole. Mais tout en exprimant notre satisfaction à ce sujet, nous devons avouer que certaines publications ne nous rendent pas la justice à laquelle nous avons droit. Le travail est un mérite qui revient directement à celui qui le fait, et personne ne devrait refuser de le reconnaître. Cependant quelques journaux se servent de notre sans nous en donner crédit. C'est l'oubli qu'a commis *La Nation* dans un de ses derniers numéros, en reproduisant de la *Gazette des Campagnes* un article intitulé : *Causerie agricole — Préparation des aliments*.

RECETTES

La grosse-gorge, maladie des cochons de lait

On voit souvent des porcs tout entières de goretz périr en peu de temps, étouffés par la graisse accumulée à leur gorge, surtout chez les races anglaises ou croisées anglaises. Les petits apportent ces grosses-gorges en naissant; ils n'ont pas de voix ou fort peu; ils boivent très-rarement et ne tardent pas à succomber. Un habile éleveur, ayant trouvé leurs glandes du cou fort enflées et fort dures, eut l'idée de leur froter énergiquement trois fois par jour avec de la graisse d'oie et de porc fondue et chaude, en les tenant sur une litière propre, dans un endroit d'une température de 10 à 12 degrés. Au bout de deux jours de ce traitement, la voix, fortement enroutée, disparut, et les petits commencèrent à manger. Quatre à six jours plus tard, la voix avait acquise toute sa force, et les petits se mirent à manger avec une telle voracité qu'ils semblaient tenir à regagner le temps perdu. On cessa alors de les frictionner avec la graisse, et ni leur santé ni leur rapide développement ne furent plus troublés depuis.

Le linge taché par les fruits

Les taches faites par les citrons, oranges, groseilles, fraises, framboises, cerises, etc., sur les étoffes ou tissus blancs, s'effacent généralement assez bien en lavant avec de l'eau et du savon. Pour les étoffes ou habits de couleur, on met dix à douze gouttes d'acide sulfurique dans un vase d'eau; on mouille les taches avec quelques gouttes de ce mélange, et on lave à grande eau.

PRIME OFFERTE AUX ABONNÉS

DE LA

REVUE CANADIENNE

LE CHATIMENT DE DIEU

Roman dû à la plume d'un écrivain des plus distingués. — Un magnifique volume de 350 pages, format in-12.

LES LEGENDES DE ST. JOSEPH

Un volume de 340 pages, même format que le premier.

Tout abonné qui paiera avant le premier de Janvier prochain le montant complet qu'il peut devoir pour son abonnement, y compris l'abonnement pour 1872, qui est de \$2.25, frais de Poste inclus pour l'année, recevra en même temps que la livraison de Janvier, à son choix, l'un des volumes ci-haut mentionnés.

Toute personne qui n'est pas encore abonnée participera aux mêmes avantages en s'abonnant et payant le montant de sa souscription avant le 25 Janvier 1872.

Les personnes qui désireront recevoir leur Prime par la Poste, voudront bien ajouter à leur abonnement dix centimes pour frais de Poste.

On s'abonne chez l'Éditeur,

EUSÈBE SENÉCAL.

Nos. 6, 8 et 10, Rue St. Vincent, Montréal.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'union des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

Prix de l'abonnement : un an, \$2.00; six mois, \$1.00

Comme les frais de poste sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville est de \$2.25; pour les Etats-Unis \$2.25 en or.

Rapport mensuel des écoles d'agriculture

INDIQUANT LE NOM ET LE NOMBRE DES ÉLÈVES FRÉQUENTANT CES ÉCOLES.

TANT CES ÉCOLES.

Rapport du 1er Décembre 1871.

ST. ANNE :

L'ASSUMPTION :

1 L. Pelletier	1 A. Beaulieu
2 F. Fortier	2 E. Beaudoin
3 W. Tremblay	3 F. Thoin
4 A. Lavoie	4 O. Bissette
5 A. Gingras	5 J. Choquette
6 M. Bélley	6 F. Cholette
7 C. Bélley	7 A. Geoffrion
8 C. Gagné	8 J. Amiot
9 A. Chicoine	9 C. Robillard
10 E. Fafard	10 L. Comeau

GEORGES LECLERC,
S. C. A. P. Q.